

Des scientifiques ont imaginé la carte de la Terre dans 250 millions d'années, quand tous les continents auront fusionné et seront entourés d'un unique océan.

Enavensez la rue...

JOURNAL DU 15^e FESTIVAL FILMER LE TRAVAIL
NUMÉRO 6 / SAMEDI 17 FÉVRIER 2024

Borj El Melchouk / 48 /
Cinzas e nuvens / Fenêtre sur
cour / Mascarades / Enfer-
més nulle part / En forma-
tion / petites têtes Grandes
surfaces / Ai Weiwei /
Avec le sang des autres

48 DE SUSANA DE SOUSA DIAS - DOCUMENTAIRE - RÉTROSPECTIVE THÉMATIQUE - 13 FÉVRIER AU DIETRICH

IL NOUS RESTE QUE LES SOUVENIRS

Le 25 avril 1974 la révolution des œillets fait chuter le régime salazariste qui dirigeait le Portugal depuis son coup d'État de 1926. 48 ans séparent ces deux événements, 48 années durant lesquelles une terrible dictature s'est abattue sur le Portugal et ses colonies, amenant assassinats, tortures et autres violences.

Lorsque Susana de Sousa Dias découvre un dossier de fichage des portraits anthropométriques de la PIDE (Police internationale et de défense de l'État) elle décide de les filmer. Commence alors une quête qui durera de 2003 à 2009 pour enregistrer les sujets de ces photos.

Sans jamais montrer autre chose au spectateur que ces photographies, les visages (vues de face et de profil) de ces femmes et hommes se succèdent pendant 1h30. Une caméra légèrement mobile et quelques zooms sur les images nous permettent de scruter les portraits immobiles de ces prisonniers, fixant autant leurs geôliers que l'appareil photographique, arborant des sou-

rires, des moues révoltées ou terrifiées. La façon dont sont filmés ces visages nous oblige à la confrontation avec cette réalité de l'enfermement et de la torture et c'est ce qui fait la grande force du film. Et puis le vide, l'absence d'images raconte aussi la disparition des archives dans les prisons des colonies portugaises du Mozambique. Grâce au son, on

“En prison la 1^{ère} chose qu'ils font c'est de prendre votre identité et vous prendre en photo”

découvre les voix de ces opposants politiques qui confient leur histoire en regardant leurs photos. Le contraste entre ces jeunes corps photographiés et les voix de ces personnes âgées est absolument saisissant et laisse entrevoir les 16, 24 ou 30 années passées derrière les barreaux des prisons de

Caxias près de Lisbonne ou Machava au Mozambique.

“Il nous reste que les souvenirs... les mauvais souvenirs”. Certains se rappellent avec précision du contexte des photos, d'autres ont été oubliés. Ils et elles racontent la violence, les coups, les assassinats, les électrochocs, les intimidations, la torture au sommeil, aux toilettes, aux sons : la désumanisation. Tous et toutes parlent aussi de l'impact de la dictature sur leurs corps, des cheveux blancs, de la saleté, de la folie, des 14 kilogrammes qu'ils pesaient à leur sortie, mais aussi et surtout de la lutte : politique, survivaliste, silencieuse, soumise...

Malgré l'apparence minimaliste des moyens employés, 48 propose un traitement maximaliste de la thématique via un récit polyphonique bouleversant. La netteté des portraits, les discrets mouvements de caméras offrent une image sobre qui met en valeur et se conjugue parfaitement avec la dureté des témoignages recueillis.

Victor

DES YEUX CONTRE LES FLAMMES

Cette femme regarde autour d'elle les environnements, depuis les hauteurs où elle est perchée. Quand tout à coup de la fumée surgit. Un appel est passé et des mesures sont prises.

Cinzas e Nuvens, réalisé par Margaux Dauby en 2023, est un court-métrage qui se déroule au Portugal. D'une durée de seulement douze minutes, la réalisatrice m'a donné à voir tout un monde au travers d'une fonction qui ne m'était pas expliquée dès le début du film. Pourtant, je ne me questionne pas davantage tant je laisse les images de ces paysages défiler au rythme de la journée qui s'écoule et des femmes qui se succèdent au poste d'observatoire. Le film ne parle pas de lui-même d'autant plus qu'il n'y pas un seul dialogue. Il faut le voir dans son intégralité pour le comprendre. Mais à partir du moment où le feu se déclenche, on comprend alors pourquoi ces femmes ont des talkiewalkies, des jumelles et cela justifie également les plans rapprochés sur ces dernières qui ont l'air d'une concentration considérable.

La réalisatrice joue énormément sur la notion de regard entre celui du spectateur qui ne sait pas véritablement ce qu'il doit regarder, il recherche ce que les images veulent lui montrer. Et celui des femmes filmées qui portent elles aussi leur attention sur le paysage ne faisant que renforcer cet effet.

Filmé en 8 mm, l'image dotée d'un grain particulier et d'une couleur éclatante ne nous échappe pas mais fait aussi encore plus ressortir l'isolement en 16 images par secondes, à mon avis. La réalisatrice se place, et nous place, à une distance suffisante pour comprendre les enjeux de la mission et pour découvrir une atmosphère estivale qui reste très agréable. J'apprécie cette manière dont elle traite le son à part, de façon à nous placer hors de la cabine, comme s'il (le son) était extradiégétique, c'est-à-dire comme s'il existait en dehors de la narration de l'œuvre. C'est donc le bruit du vent et des insectes qui rythme tout le film, et qui le meut d'une grande délicatesse.

Flavien

ENTRE PULSION SCOPIQUE ET MEURTRE

Mardi 13 février se tenait la séance rétrospective du film Fenêtre sur cour (Rear Window) sous le titre Nous sommes tout.tes des voyeurs et comprenez ici l'intérêt porté sur le rôle d'espion que prend notre personnage principal, Jeffries. Pour rappel ou pour ceux n'ayant encore jamais vu ce classique hitchcockien, nous suivons le personnage de Jeffries (James Stewart) menant une enquête depuis son appartement, lui qui est cloué à son fauteuil après un accident. C'est en s'intéressant à ses voisins qu'il semble découvrir qu'un d'eux a commis un meurtre. Toute la singularité du film se situe dans ce parfait huis clos, qui empêche le spectateur de sortir de l'appartement à l'instar de celui qui mène le film, et donc de résoudre ce mystère. Mais notre personnage peut compter sur sa bien-aimée Lisa (Grace Kelly) dans cette affaire.

La séance était animée par Federico Rossin, historien du cinéma et conférencier, qui a appuyé après la diffusion du film sur cette perversité parfaite dans laquelle Hitchcock place à la fois son personnage mais aussi le spectateur. Il nous oblige à vouloir en savoir plus tout comme Jeffries, mais cela ne peut se faire qu'au travers des jumelles et des objectifs d'appareil photo qu'il utilise puisque nous sommes paralysés dans notre siège de cinéma comme l'est Jeffries dans son fauteuil roulant.

Le film travaille cette frontière entre le désir de savoir et de voir dans l'intimité des gens et pousse notre perversité jusqu'à vouloir que le meurtre ait bien eu lieu pour donner raison à nos personnages principaux. Mr. Rossin a aussi appuyé l'importance du rôle féminin joué par Grace

Kelly tout au long du film. En effet, cette dernière est d'autant plus liée au regard qu'elle agit totalement comme le veut Jeffries, du moins comme il voudrait pouvoir le faire lui. C'est d'ailleurs en agissant en tant qu'enquêtrice pour lui, qu'elle réussit à le séduire. Et c'est à partir de ce moment-là qu'il commence à la voir différemment.

Fenêtre sur cour est en fait un film qui porte sur la sphère privée et sur ses limites fragiles, encore plus de nos jours avec les réseaux sociaux et les médias qui rendent tout public bien plus rapidement. Cependant, on ne voit que ce que l'on veut bien voir ou ce que l'on veut bien montrer.

Flavien

ICI COMME AILLEURS

Un soir, au guichet d'un cinéma. Un spectateur demande une place au tarif réduit. On lui demande un justificatif : carte étudiant, attestation Pôle Emploi ou Carte Culture ? Au guichet, la personne est désolée, mais elle est obligée.

Au cas où on a un contrôle.

Le spectateur se dit qu'il a la chance de voir des films à prix réduits, mais c'est quand même humiliant de devoir partout prouver qu'on est un vrai pauvre. Les dispositifs d'aide sont aussi des outils de flicage. Mais le cinéma ne fait qu'obéir aux règles. Alors le spectateur s'y soumet lui aussi. La séance va commencer. Elle clôture un festival consacré au contrôle et à la surveillance.

Charles

C'EST UNE HALLUCINATION ?

Driss Aroussi sort en 2023, Borj el Mechkouk qui se passe dans le désert Marocain. On suit un homme assez âgé qui doit aller vérifier le bon fonctionnement d'une nappe phréatique. J'ai beaucoup aimé l'aspect visuel du film qui nous offre de magnifiques plans d'ensemble sur les paysages du Maroc.

Cependant, ceux-ci ne cachent pas la difficulté du voyage que doit entreprendre notre protagoniste. En effet, c'est d'abord par une longue traversée que débute le film, à laquelle va suivre toute cette expédition des galeries drainantes. On vit au plus proche de cet homme, bien que le réalisateur alterne entre les échelles de plans. Ainsi une

certaine dynamique se dévoile dans le film, malgré cette sensation de solitude que l'on ressent pour l'homme (même s'il n'a pas l'air du tout dérangé par cela de son côté) qui n'a que son ânesse et son sifflement pour les oiseaux. Ce traitement des lieux que l'on traverse et le travail sur le visage de l'homme me semblent plus qu'intéressant. On voit ses états d'âme et sa fatigue qui se développe en adéquation avec la tâche qui l'incombe, allant même jusqu'à lui faire croire qu'il devient fou à la fin du court-métrage par le biais de reflets filmés dans la roche, parfois en gros plans, parfois en plans larges.

Mais Borj el Mechkouk est aussi, évidemment, un film sur la question environnementale. Il nous en apprend davantage sur la surexploitation des nappes phréatiques marocaines, ce qui provoque une sécheresse plus qu'alarmante. De plus, la façon dont sont filmés les souterrains, cette étroitesse des lieux qui ressort mais aussi le bruit des coups de pioches qui tapent sur la roche, fait résonner en nous un avenir incertain pour ces zones qui ne pourront plus être irriguées. La bande-son angoissante de la découverte des lieux et le souffle vacillant de l'homme ne font qu'accroître ce sentiment.

Flavien

SALUTATIONS AU PEUPLE HÉROÏQUE DE TOMAVE !

Au crépuscule, les habitants de Tomave célèbrent la récolte en chanson, vêtus d'atours traditionnels, couvertures bariolées et chapeaux melons, des pousses de quinoa attachées à leurs costumes. C'est par la culture de cette plante, couplée à l'élevage de lamas, que ce petit village bolivien de l'Altiplano survient à ses besoins. Claire Second retransmet la vie de ces fermiers dans Mascarades, sorti en 2023.

L'enjeu du documentaire est présenté en même temps qu'un nouvel engrais, le nitrate, promu par le gouvernement. Mais ici, la tradition est l'emploi du fumier de lamas pour la fertilisation de la terre. On tire une grande fierté de cette production biologique : autant que de l'empathie et de la politesse. Alors on accepte l'engrais des envoyés du gouvernement, "on écoute, et même on applaudit"... mais "ils s'en vont, et nous on l'utilise pas". C'est non sans humour que les boliviens exercent leur résistance passive, posant parés de sacs et de casquettes estampillés

urea (nitrate) et vantant les mérites de produits qu'ils n'utilisent pas. Nous, nous sourions derrière l'écran, complices de leur dissimulation.

La cinéaste suit les agriculteurs de la plantation du quinoa jusqu'à la récolte, cheminement rythmé par les rites à la Pachamama. Les paysages andins se métamorphosent au fil des saisons, au son de chansons quechuas, dévoilant une magnifique palette de couleurs.

Claire Second réussit superbement à nous faire entrer dans le monde de Tomave. La jovialité des habitants, leur humour et leur ténacité surtout, sont délicatement retranscrits. Le film propose une réponse fine à la question de l'arrivée de la mondialisation dans les endroits qui, jusqu'alors, en étaient exclus, en rapportant la voix d'un village qui, sans s'y opposer directement, ne se laissera pas faire.

Mathilde et Camila

ZONES DE NON ÉTAT DE NON DROIT

"Tout est en suspens parce que quelqu'un dans un bureau a décidé que j'étais dangereux", entend-on dans le podcast Enfermé.e.s nulle part, réalisé par Antoine Bougeard et Nausicaa Preiss. Celui-ci nous emmène dans un lieu hors de l'espace, où le temps même semble être obsolète, soumis au bon vouloir des policiers et de la justice : les zones d'attente. C'est-à-dire là où les personnes considérées comme dangereuses pour la France sont placées en attente de leur renvoi du territoire ou de leur acceptation dans celui-ci, acquises

au cours d'un procès. Cela comprend aussi les personnes que l'on considère comme en "risque migratoire", traitées comme des criminelles.

Cette prison en non lieu, située officiellement hors de la France et hors de l'espace Schengen, est une zone où menaces et violences font loi. Une zone où les policiers, seuls détenteurs des informations nécessaires aux détenu.e.s, règnent en maître. Ce documentaire audio accompagne les associations telles que l'Anafé qui sont les seules à donner des explications claires

et absoutes de tout jugement envers ceux amené.e.s là sans que jamais on ne les informe de leurs droits. A travers les appels des bénévoles tentant tant bien que mal d'aider les détenu.e.s, le format sans images laisse à notre imagination le loisir d'imaginer ces zones grises. Là où l'incompréhension et la peur sont reines et où nous sommes aussi aveugles que la justice, qui a manifestement décidé de fermer les yeux sur les fondements de son territoire.

Flavien



Écriture inclusive,
critique de la police,
sympathies anarchistes
...



...et tout ça avec
l'argent de l'Université!

Responsables universitaires surveillant et contrôlant l'usage des fonds de la CVEC
(allégorie)

LES RELOUS DU FESTIVAL

Un conférencier autoritaire envers sa collègue.

Une spectatrice qui se plaint d'un "manque de femmes" dans le film *Les Bruits de Recife* (ce qui est faux et hors-sujet).

Une certaine catégorie de spectateurs qui ne peut s'empêcher de faire des remarques du types "Oui, maintenant les jeunes gnagnagna" (trop sur les réseaux, pas assez politisés etc.).

Une comparaison (un peu hâtive?) entre la répression exercée au Nigeria contre les étudiants en octobre 2020, et celle exercée contre les gilets jaunes.

Un spectateur, que l'on surnommait "le vétéran", estimant qu'il sait tout mieux que tout le monde et que "l'ordre, vous savez, c'est bien".

Une femme sortant de la conférence de Mathieu Rigouste à la médiathèque commence à regarder l'exposition. Le type de la sécurité lui dit que c'est fermé. Elle répond en criant : "c'est ça la répression !"

Un critique adepte du mansplaining, à une historienne : "faut être historien pour comprendre".

Une spectatrice comparant avec le plus grand sérieux les massacres d'étudiants à Mexico en 1968 (400 morts, 1200 incarcérations), avec la France d'aujourd'hui.

Devant montrer le tampon sur son bras qui permet d'entrer au concert, un mec : "tu veux pas plutôt que je te montre celui que j'ai sur la fesse droite?". Deux minutes plus tard, un autre fait la même réflexion, mais sans préciser droite ou gauche. Évidemment la personne qui contrôle à l'entrée est une femme.

Deux spectatrices qui estiment que *La noire de* n'est pas un film féministe car le personnage de la femme blanche est "trop chargé", alors que son mari est "gentil".

Le graphiste d'un certain journal quotidien rédigé par des étudiant.e.s : "Mais faites des textes plus courts, bordel !"

L'intervenante Atelier Critique : "t'façons aujourd'hui on peut plus rien dire !"

À l'année prochaine !!

l'équipe de Traversez la Rue...

Traversez la rue...
n°6 / samedi 15 février 2024
Journal du 15^e festival Filmer
le Travail

Rédaction: Gwenaëlle De Dona, Lisa Le Goaziou, Charles Grzybowski, Gwendal Guillard, Clara-Athénaïse Lelandais, Victor Maisonneuve, Isabelle Taveneau, Charlotte Plat, Flavien Charbonneau, les élèves de 3^{ème} du collège jardin des plantes (Poitiers).

Mise en page : Thomas Dupuis, éditions Fiblb

Le journal Traversez la rue est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2023 avec un groupe d'étudiants de l'Université de Poitiers.

Financé par la
cvéc

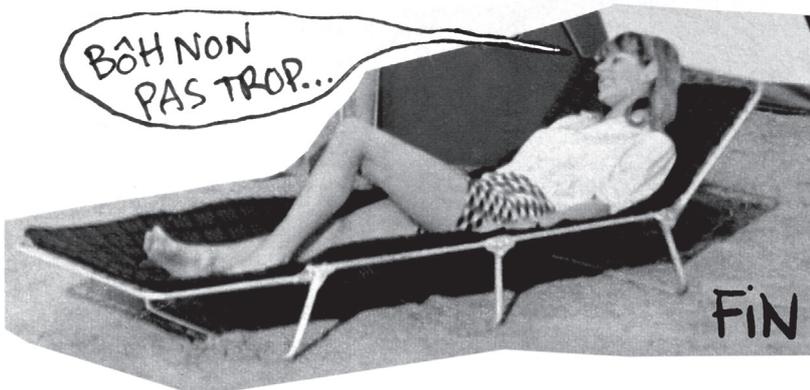
Université
de Poitiers

Crous
Poitiers

NOTRE GRAND FEUILLETON
OÙ EST FRANCE?
dernier épisode

FRANCE TRAVAILLE!

BÔH NON
PAS TROP...



le sang des autres. Peugeot s'enrichit sur le sang des autres •

EN FORMATION FILM DIFFUSÉ AU DIETRICH, SÉANCE JEUNE PUBLIC LE MARDI 13 FÉVRIER

L'avis des collégiens de 3^e du Jardin des Plantes

Louna Costa Doreau

En formation dans le cœur d'une école de journalisme ! Dans cette école EFJ Paris, les étudiants s'entraînent pour pouvoir pratiquer leur futur métier de journaliste : faux passages à l'antenne, répétition de texte à l'oral, passage au micro sur une antenne radio.

Dans leur film documentaire Sébastien Magnier et Julien Meunier nous font découvrir la réalité de cette formation, les méthodes d'apprentissage et les conseils donnés aux étudiants pour "performer".

On découvre les cours donnés à l'école, l'apprentissage des étudiants et la réalité du terrain avec le drame du Bataclan. Ce qui nous a le plus marqués, c'est l'importance des techniques orales déployées pour retenir l'attention d'un futur spectateur.

Benjamin Sauvaget

En formation est un excellent documentaire que je recommande ! Nous découvrons l'entraînement des apprentis journalistes, la caméra suit le regard du formateur qui contrôle chaque parole, chaque geste de l'apprenti journaliste qui ne doit pas perdre l'attention du spectateur.

Lucien Ballarini

Le film réalisé par Sébastien Magnier et Julien Meunier dénonce certains aspects de la formation de journaliste : le professeur fait répéter jusqu'à trente fois la même phrase à un jeune étudiant car il doit absolument apprendre à "chuter" ses phrases s'il ne veut pas perdre son public !

Ambre Aubineau

Ce film documentaire "En formation" nous montre comment ceux qui nous informent, se forment.

"Baisse le ton !", "lève le ton !", "parle plus vite !", "articule". On demande surtout aux étudiants de soigner leur débit de parole ! Une phrase nous a particulièrement choqués : "Au CP, on vous a appris à bien parler la langue française, eh bien moi, je vais vous apprendre à faire tout le contraire". Faut-il que les étudiants oublient tout ?

Maël Côté

Le moment plus marquant du film *En formation* c'est le temps de la remise en question des apprentis journalistes après l'attentat du Bataclan, l'un des étudiants déclare que c'est monstrueux d'interroger des personnes en pleurs, en détresse, tout cela pour leur soutirer quelques informations. Ce film nous montre que

derrière la caméra, il y a une autre histoire.

Waren Bauer

Le moment le plus touchant du film : celui du dialogue entre les jeunes étudiants journalistes, c'est la seule fois où on les entend échanger leurs idées sans réciter devant une caméra.

Hugo Equeault

En formation dénonce la façon d'apprendre le journalisme. On découvre des futurs journalistes qui ne sont plus eux-mêmes, ils doivent devenir un autre : adopter une autre façon de parler, une autre façon de penser. Ils sont contrôlés !

Ouméïma Djemel

Le film *En formation* est très réaliste, grâce à la bande sonore et au cadrage, nous sommes aux côtés des apprentis journalistes. On ressent leur peur et leur angoisse quand ils doivent dire leur texte face à la caméra.

Marylou Bréfort

On découvre la face cachée du métier de journaliste, l'entraînement nécessaire. Les émotions enfouies au moment des drames où les journalistes se retrouvent dans une posture délicate. Ces jeunes journalistes sont submergés par leur apprentissage.

Simon Plumé

J'ai trouvé le film *En formation* intéressant et hors du commun, car nous voyons et entendons l'apprentissage du métier. On se rend compte que les journalistes peuvent parler de sujets d'actualité très durs sans forcément se sentir concernés...

Carla-Rose Charon

Nous découvrons de jeunes étudiants en école de journalisme à Paris.

Devenir journaliste est une tâche compliquée. Il ne suffit pas d'écrire un article et le réciter. En effet tout est dans l'intonation, la façon d'attirer l'attention du spectateur. Il faut leur raconter une histoire... Le cadrage parfois très serré nous fait vivre la pression vécue au moment de dire le texte appris. Un moment du film particulièrement touchant :

un étudiant s'entraîne à adopter la bonne intonation en disant un texte qui relate des noyades de migrants. L'émotion est-elle une information ?

Pacôme Gaboreau

Le film montre les coulisses d'un métier que l'on peut penser facile. Les étudiants sont soumis à une grande pression et un stress constant.

PETITES TÊTES GRANDES SURFACES, ANATOMIE D'UN SUPERMARCHÉ DU COLLECTIF CINÉLUTTE - DOCUMENTAIRE - RÉTROSPECTIVE - LUNDI AU TAP CASTILLE

PAS DE RÉSULTAT AUX CAISSES : LA PORTE !

En nous immergeant au commencement de l'ère de la consommation, le film nous plonge dans l'univers d'un Carrefour de la région parisienne en 1974, mettant en lumière le métier de caissière à l'arrivée des supermarchés.

Le film commence avec un travelling latéral sur la rangée des caisses, accompagné d'une annonce publicitaire qui nous fait entrer directement dans ce Carrefour, nouveau temple de la consommation. Leurs supérieurs, filmés sans complaisance, savent le rappeler : "pas de résultat aux caisses, la porte !". "Il faut les surveiller constamment", c'est la règle qu'ils appliquent.

À Carrefour, les hommes évoluent professionnellement, mais les femmes "entrent caissières, restent caissières, et

sortent caissières". Le montage du film croise malicieusement les paroles des cadres et des caissières. À chaque argument misogynne de ceux-ci, une parole ou une image des caissières s'y oppose. Cela instaure un climat de complicité entre les réalisateurs et les caissières, notamment avec des cadrages particulièrement bien choisis et des images dévalorisant les paroles des patrons. Le spectateur est déjà saisi d'effroi par ces paroles des hommes qui ont le "pouvoir discrétionnaire de l'hyper" entre leurs mains. Face à ces hommes qui les dirigent, les caissières se confient face à la caméra à la fin du film, souriantes, révoltées et agacées par les propos misogynes qu'elles découvrent en visionnant un extrait du documentaire. Le dernier

mot du film, "bientôt", nous suggère le début d'une révolte et la formation d'un syndicat, qui améliorerait leurs conditions de travail et leur considération.

Depuis 1974, ce film documentaire lumineux fait écho au livre d'Annie Ernaux qui s'inquiète du sort réservé aux caissières de demain : "Près du tiers des caisses sont maintenant automatiques, groupées par quatre ou six et ne nécessitant la présence que d'un employé chargé de la surveillance et du bon fonctionnement de la machine. Dans la journée, les caisses traditionnelles sont deux fois moins nombreuses que celles-ci à fonctionner. La disparition des caissières avance."

D'après les critiques de Juliette, Adriana, Joan et Lara

Ils ne font de l'argent avec le sang des autres. Les patrons s'enrichissent avec le sang des autres. Ils amènent leurs entreprises avec le sang des autres. Peugeot joue avec le sang des autres. Peugeot s'enrichit sur le sang des autres.

Ils ne font de l'argent avec le sang des autres. Les patrons s'enrichissent avec le sang des autres. Ils amènent leurs entreprises avec le sang des autres. Peugeot joue avec le sang des autres. Peugeot s'enrichit sur le sang des autres.

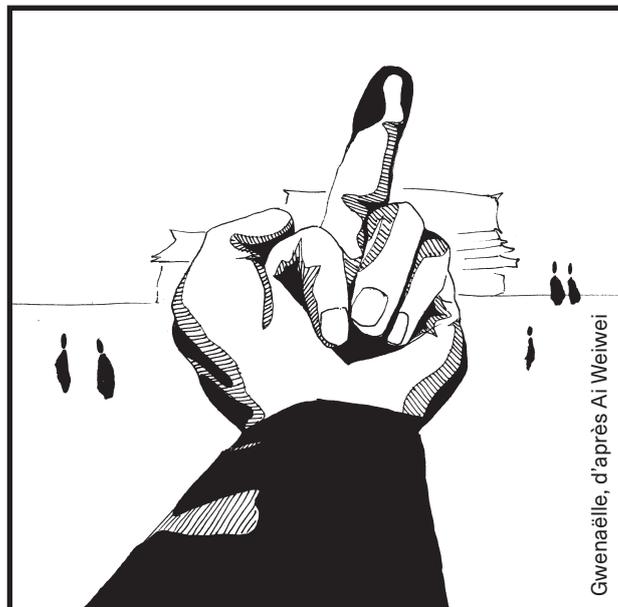
UN JOUR UNE OEUVRE

UN DOIGT D'HONNEUR À L'INTERDIT

Un doigt d'honneur contre l'oppression par Ai Weiwei, ce geste emblématique est devenu l'essence même de son œuvre, une signature qui transcende les frontières et les langues pour dénoncer les injustices. L'une des œuvres majeures de Ai Weiwei est "L'étude de la Perspective", une série de photographies qu'il a tournée pendant plus de 20 ans. Le point de départ de cette série est la prise en 1995 de "Étude de la perspective. Place Tiananmen", avec ce geste provocateur envers les portes emblématiques de la place Tiananmen, ironiquement baptisées «portes de la paix céleste».

Qui ont pourtant été, en 1989, le lieu d'un massacre des autorités chinoises, durant lequel des centaines de manifestants pacifiques furent tués lors de manifestations pro-démocratique et anti-corruption. Qu'il s'agisse de la destruction délibérée du patrimoine culturel pour affirmer une suprématie éphémère, ou des subterfuges de la censure et de la surveillance étatique, chaque œuvre est une interrogation sur la nature de la liberté et de la justice. Ses œuvres scrutent sans relâche les excès du gouvernement chinois, des menaces aux militants jusqu'aux restrictions draconiennes imposées pendant la pandémie. Son propre emprisonnement en 2011 témoigne de son engagement sans faille pour la liberté et la justice. En somme, son art est un doigt d'honneur à l'oppression, un appel à la conscience universelle.

Clara-Athénaïse



DU CONTRÔLE AU COACHING

En 2017, une agence locale de Pôle emploi a brièvement diffusé en ligne une infographie intitulée *La journée type d'un demandeur d'emploi*.

Extrait de *Chômeur vos papiers*
C. Vivès,
L. Sigalo Santos
J.-M. Pillon,
V. Dubois, H. Clouet
Éditions Raisons d'agir

